

## Un instant de silence

Muriel Bédard

---

Number 73, Summer 1997

Le silence

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14767ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Bédard, M. (1997). Un instant de silence. *Moebius*, (73), 67–72.

MURIEL BÉDARD

*Un instant de silence*

un instant  
de silence  
dans la course du vent  
tire  
un fil de lune  
des nuages à la terre  
bref,  
il faut mourir

**Crépuscule**

ce n'est plus notre nom qui glisse  
devant ce grand ciel noir  
on voit dans le contre-jour terni  
les vendeuses d'espoir épousseter leurs vitrines  
devant l'émouvant cortège des délices  
pareil au sourd baiser d'un ange  
le silence au passé frôle les espaces pressés  
au repos dans la lumière étrange

**Nuit creuse**

On se terre dans la nuit de solitudes mal tolérées,  
quand la confiance fuit l'océan calme de l'honorable  
méditation et que le goût amer de la peur monte  
dans la gorge. Un secret de glace se fige alors sur la  
lèvre, et le poème prend le rictus d'une vague claus-  
trophobie, se met à moisir dans le clair-obscur de  
l'étroitesse d'esprit. Le moite crépuscule des inquié-  
tudes inutiles fait glisser sa plume sur une paume

effrayée... La page se peuple alors de fantômes troublants, de personnages rigides, prisonniers, que les odeurs et les bruits exacerbent. Rien ne bouge, et tout s'agite dans ce silence enténébré. L'haleine froide du doute souffle sur la nuque penchée vers cette couche grise où plus rien ne va coucher. Et les obstacles se tiennent les coudes en rangs serrés comme une forêt d'épines à fleur de sol pour enfarmer la muse. On se heurte à cette masse opaque tassée contre soi et tout transi, grelottant, la respiration si crispée qu'on est à peine vivant, on a hâte de se battre afin que le sang de la rime répande enfin l'éclat de son encre chaude sur la froide noirceur de la terreur absurde.

### Chansonnette

babillage babillage babillage  
qui de la chèvre qui du chou  
rendre à César ce qu'il a volé  
faire la part des choses qui ne nous laisse plus rien  
badinage badinage badinage  
des fagots séchés plein la bouche  
la langue en pleine forme  
la langue qui s'exerce au bâton  
surtout bien retourner la balle  
dialogues de sourdes jacasseries qui ne vont nulle part  
platitudes de la politesse alors qu'on se fout bien du  
monde  
il est bien plus important dit-on de se plaire à  
soi-même  
mais de grâce faites-moi taire  
je suis un piano à vent une corde pincée à toute  
allure  
démentiellement  
j'ai la glotte qui grince comme une perdue  
dans tous les sens  
je suis l'enfant qui babille

pour mettre une robe  
au silence

**Silence !**

moi, plante, mais plante de poésie  
si ne suis baignée aux racines de l'âme  
par une mer d'absolue sérénité  
ne peux pas grandir  
et si nourrie de la mauvaise façon  
grandis tout croche  
et si assoiffée, asséchée  
ou qu'on brouille la source de mes rêveries  
ne puis transcrire qu'âneries  
ai grand besoin de brunante  
de l'obscur bienfaisance  
des couleurs bleues de l'humide réclusion  
pour que rumine en silence  
dans le velours discret de ma corolle  
le bourgeonnement de la puissante solitude  
mais sous le jaune cruel des regards curieux  
ou dans le désert grisâtre du qu'en-dira-t-on  
moi, plante, me dessèche et noircis

**... comme une perdue**

ceux qui crient la nuit me comprendront  
car je n'ai pas de voix  
je n'ai pas suffisamment crié  
par crainte par timidité par honte de dire les choses  
par l'amertume vague qui croupit dans l'ombre  
plutôt que de se voir à nu  
silence de ma voix déchirée par la tendresse  
de mes deux oreilles trop tendres  
non pas tendres comme des bras tendus vers une  
étreinte  
non pas tendres comme une caresse qui effleure une

joue  
mais tendres comme de la viande tendre  
comme de la chair martyrisée qu'on passe sur une  
râpe  
trop tendres pour entendre s'il fallait  
que le ton monte  
qu'on leur écorche membrane  
tendres comme du parchemin  
comme si les cris étaient des lames  
qui tranchent le silence en minces lanières  
découpées dans la peau du crâne  
crâne trop tendre pour les contenir  
trop tendre jusqu'au centre  
comme de la guimauve calcinée qui s'effrite d'un  
rien  
d'un souffle qui s'éteint  
d'un cri que l'on retient

### **Communication (piège triangulaire)**

Ici, dans la ruche des doigts, je n'ai rien reçu qui me satisfasse... Quand on cache entre ses dents la rumeur d'une famille souillée, on ne compte pas trop son plaisir... je connais un personnage ulcéré qui colle à son mal comme un maquereau suce à l'os les putains qui le font vivre... c'est ça, tu sais, l'habitude... le tremblement qui talonne les heures saintes quand on cherche à s'évanouir dans la tendresse. Parfois, oui, on tremble. On se sent toujours insatisfait. Et tous les jeux qu'on tient pour sérieux s'évaporent au fond de ces lamenteries... de ces communions autour d'un trop-plein d'inutile AINSI PASSE UN ANGE SUR LE TOIT... la musique qu'on siffle entre les dents pour convertir la peur en innocence prend un rythme d'apparence étrange, tout en couleurs... un refrain qui pleure de la peinture qui s'évente dans les brumes matinales... personne ne comprend la danse des choses que l'on croit futiles

L'CEIL N'EST PAS ENCORE NÉ... Non, pas encore. Il me connaît, dit-il, il m'a cataloguée comme on étiquette une banane : ah, je connais cette femme trop bien. Mais je ne suis pas une chose!!! ET MOI, CRIE LE MOI, QUI SUIS-JE? Regarde comme il s'efforce à voir sans savoir à essayer tellement L'CEIL S'ÉTIRE DANS SON REVÊTEMENT la croûte brise comme une cérémonie d'enterrement dans le cimetière d'autos où les géantes pinces broient et tourmentent le fer et l'acier et la vitre qui éclate en mille morceaux... ET LE GRAND CORTÈGE DU SOIR TOUT BLANC passe tout près de ma maison blanche, blanche, où tout près de la folie, je m'étonne qu'au passage de cette aile blanche, je n'aie point faibli... Je suis une oubliette sans doute que j'essaie d'être un mur pour faire obstacle à la nuit CEIL, QU'ATTENDS-TU, QUI ME TOURMENTES? L'œil m'accompagne comme jadis il a traqué Caïn. Comme jadis m'accompagnait une guitare qui est devenue si jalouse de ma musique qu'elle s'est déguisée en mirage, un mirage que j'ai prêté aux autres pour tenter de le conserver... comme ce nouveau veuf qui frappe du pied contre le sol, qui a déjà perdu la cadence... il ne lui reste que le battement impuissant de la rage AUJOURD'HUI, AUJOURD'HUI, UN DÉSERT il n'y a plus qu'à reconnaître qu'on fait toujours des rêves inquiets, qu'on a des sueurs jaunes comme la fièvre, que le temps nous heurte par ses quatre chemins écartelés, nous balaie au passage comme des fétus de paille... il n'y a plus qu'à avouer que malgré ce qu'on raconte sur le chômage, on a tous du travail : on est tous très occupés à fabriquer des larmes. On travaille comme des enragés à devenir aveugles et sourds parce qu'on ne veut plus voir, on en a assez d'entendre la souffrance. Alors on mange la vie, on se fait de gargantuesques repas à même sa propre chair... et il y aura toujours des dieux pour rire de bon cœur, rire vraiment de nous... des dieux dont les lèvres

écumeront de mousse couleur d'étoiles et de tellement d'ivresse joyeuse d'avoir bu à la fontaine bleutée du clair de lune sur le fleuve profond... des dieux et des déesses qui nous attendent... qu'on entend parfois s'amuser quand on se fait SILENCE

